

dans leurs écrits, et qui faisait le charme de ceux au milieu desquels ils vivaient ? Ou bien recevons-nous de quelques esprits plus sévères, tels que Démosthène, Tacite et Juvénal une certaine sauvagerie qui se trahit ensuite dans notre manière d'agir ? Qui sait, les classiques déjà si mal vus par tant de gens pourraient bien être encore coupables de ce nouveau méfait. Quelle que puisse être l'explication de cette énigme, c'est une triste vérité que l'on va partout répétant : peu d'écoliers sont polis.

Par un beau jeudi, j'étais allé passer quelques heures au sein de ma famille. *Asper* qui cherchait à me rencontrer ne tarda pas à paraître. C'est un rare enfant que cet *Asper* : il a des talents, un sens très-droit, une grande mémoire ; il est souvent premier dans ses classes ; c'est l'admiration de ses confrères : il a du nerf dans le caractère ; la nature l'a doté d'un beau buste. Cependant *Asper* déplait ; ses mouvements sont sans souplesse, sans grâce : il a la voix rauque, l'extérieur négligé : il n'a pas encore parlé, et déjà il a commis mille gaucheries : il donne la main à ma mère et à mes sœurs qui se sont levées à son arrivée, et se contentaient de le saluer avec affabilité : il prend le siège d'honneur, avant qu'on le lui offre, et s'empare aussitôt de la conversation. Mais que va-t-il nous dire ? Sans doute, il aura égard à la présence des dames. Bah ! c'est là son moindre souci : il ira choisir entre mille, les choses les plus inconvenantes et les plus désagréables : il vient de lire les *Précieuses Ridicules* ; il en cite plusieurs passages qu'il trouve amusants, et dont il rit à éclater ; puis il ajoute : "Avouons que nos couvents servent quelquefois à ressusciter les Delles Scudéry et les Rambouillet. Pour moi, si j'étais ministre de l'instruction publique, j'aurais bien vite banni de ces modestes demeures l'étude de la musique, de la botanique, de la chimie, de l'anglais, et les *Madelon* et les *Cathos* seraient moins nombreuses." Je rougis, je veux l'arrêter, il n'en devient que plus hardi. Il toussé, crache avec éclat, répond par une brusquerie à la peine qu'on lui témoigne ressentir de son mauvais rhume. J'insiste, et je lui dis que "sa toux me fait mal à la poitrine ;" il me traite de *Vadius*, et me renvoie aux *Femmes savantes*. Il allait continuer, lorsque l'arrivée d'Ernest interrompit son babil importun.

Je ne ferai pas l'éloge d'Ernest : je vous dirai seulement qu'il suffit de l'avoir vu, pour aimer à le revoir encore, et pour souhaiter de vivre avec lui. Membre d'une de ces familles qui transportèrent il y a deux siècles, et qui maintiennent encore dans notre pays l'urbanité prover-

biale de la vieille France, il plait par toutes les qualités qui tiennent de la courtoisie la plus aimable. Ernest (j'ose le lui prédire) qui a reçu des mains de Dieu moins de talents qu'*Asper* filera mieux sa feuille de route. *Asper*, je le veux, sera peut-être un jour ministre, mais il choquera ses amis par sa rudesse, et ses amis l'abandonneront. Ernest, gagnant les esprits par ses bons procédés, se fera une position honorable, et, pour s'y maintenir, il n'aura qu'à persévérer dans la ligne de conduite qu'il aura toujours suivie.

Ne craignons donc pas d'attacher trop d'importance à la pratique des règles de la civilité. Nous jouissons du précieux avantage de cultiver notre esprit ; efforçons-nous de laisser percer cette culture dans nos rapports avec la société. N'allons pas dire avec certaines gens que la politesse n'est qu'un assemblage de vaines formes indignes d'occuper un homme sérieux. Plusieurs se sont aperçus trop tard que la politesse influe parfois autant sur la destinée d'un homme que le savoir lui-même. La Bruyère a dit : "Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal ; une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire."

Mais comment acquérir cet atticisme des manières ? la recette est facile ; il faut seulement l'employer. Voyez ce confrère : —il est prévenant sans faire l'empresé, digne sans être guindé, retenu sans affectation, affectueux sans trop d'expansion : voulez-vous lui ressembler ? cherchez sa compagnie, étudiez ses mouvemens : l'observation, le frottement, avec les gens de bonne éducation, voilà autant de voies qui vous initieront au secret que vous cherchez en ce moment à connaître. Le bois vert ne se polit qu'au contact de l'acier doux et luisant. Est-ce tout ? non, (*descendum enim quod sentio*) : on a défini la politesse l'extérieur de la charité. Eh bien ! si le feu sacré de cette belle vertu brûle dans nos âmes, si nos dispositions intérieures envers le prochain sont celles que la religion nous prescrit, nous saurons bien traduire au dehors les vrais sentimens qui nous animent, nous saurons bien lui montrer tous les égards qu'il peut attendre de nous et sans redouter les règles gênantes que nous impose la politesse, nous lui vouerons le culte qu'elle mérite.

Je m'aperçois, lecteurs, et probablement vous aussi, que l'*Abeille* a un goût décidé pour les sermons. Quelques amis charitables lui ont déjà dit que ce n'est pas là son genre, et au lieu de leur témoigner sa reconnaissance pour un si bon conseil, l'ingrate a répondu qu'elle se proposait bien de continuer à l'avenir.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

Les affaires d'Italie sont à peu près dans le même état. Tous les partis mettent leurs espérances dans le congrès, toujours annoncé mais jamais convoqué.—En attendant l'arrêt de ce nouveau sénat, Messieurs les *dictateurs*, *présidents*, *protecteurs*, et que sais-je encore, des républiques de l'Italie Centrale, lancent force décrets de confiscation de l'exil contre les suspects, et l'on sait, qu'en révolution le nombre en est grand. Pour tout dire, on fait du 93 au petit pied, faute de mieux sans doute ! Les choses en sont venues à un point, qu'un journal Français le *Siècle*, très favorable à la révolution, a cru devoir engager ses amis ultramontains, à se montrer un peu plus *sages* : c'est peut-être un peu exigeant, croyons-nous.

Mais ce qu'il y a de plus inconvenable dans tout ceci, c'est l'admiration que professent certains hommes politiques de l'Angleterre pour cet état de chose.—Voici comment la presse Autrichienne apprécie la politique anglaise dans les affaires de la péninsule. "Personne, dit un journal de Vienne, ne se réjouit plus de cette état de chose que le cabinet Palmerston-Russel. La presse Italienne ne dissimule pas que l'Angleterre est l'espoir de la révolution, et les feuilles semi-officielles de Londres le constatent avec une complète franchise."

L'Archevêque de Dublin a publié un mandement dans lequel, après avoir signalé quelques traits de l'intolérance protestante, il examine les chefs d'accusations que les ennemis du Saint Siège portent contre l'autorité temporelle des pays.

Parmi les mille choses qui se disent au sujet du traité de Zurich, il en est une qui tient une assez grande place : il s'agirait d'un nouveau recours au suffrage universel. Le Piémont accepterait cette épreuve, mais à condition qu'il ne s'y rencontrerait aucune secrète influence des gouvernements tombés. Le Piémont, qui au dire des feuilles cléricales ou royalistes, n'est pas resté dans une impassible immobilité en présence des scrutins ouverts à Parme, à Modène, à Bologne, à Florence, paraîtrait pas sûr du résultat, si quelque influence s'en mêlait. Les vœux des peuples des Duchés et des Romagnes ne se présentent donc pas avec beaucoup d'énergie et de netteté.